



---

Volume 53, numéro 1, février 1997

L'herméneutique de H.-G. Gadamer

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gauvin, F. (1997). Compte rendu de [INEICHEN, Hans, *Philosophische Hermeneutik*]. *Laval théologique et philosophique*, 53(1), 246–248.  
<https://doi.org/10.7202/401063ar>

Il nous est évidemment impossible de rendre compte ici de la richesse des thèmes développés dans cet ouvrage en vue d'exposer dans tous ses prolongements la richesse du concept d'interprétation réfléchi. En dégageant ce thème de la troisième *Critique*, l'auteur a voulu indiquer, et c'est là l'originalité et la grande pertinence de son ouvrage, comment Kant est susceptible de montrer la portée transcendantale de l'herméneutique. Il y parvient en prouvant que le concept transcendantal de *sensus communis* chez Kant est plus riche que l'image réductrice qu'en donne Gadamer dans *Vérité et Méthode* (p. 157-158). La question est néanmoins la suivante : encore que l'on soit d'accord avec une telle réhabilitation du transcendantalisme kantien, peut-elle être entreprise en amputant celui-ci de la dimension doctrinale et fondationnelle présente dans les deux premières *Critiques* ?

Claude PICHÉ  
Université de Montréal

Hans INEICHEN, **Philosophische Hermeneutik**. Freiburg / München, Verlag Karl Alber, 1991, 293 pages.

Le défi que relève Ineichen dans cet ouvrage est inusité. Depuis Heidegger, depuis ce qu'on a appelé le virage ontologique de l'herméneutique, l'herméneutique philosophique s'est affirmée aux dépens de la question qui était à son origine, à savoir celle des *critères* de l'interprétation (p. 5). Par une mise à profit originale et « directe » de la discussion épistémologique suscitée par la philosophie analytique du langage (p. 19), Ineichen cherche au contraire à rétablir dans son droit une telle enquête sur les critères de l'interprétation. C'est en ce sens que la première partie de l'ouvrage développe, dans un style d'une clarté exemplaire, une « présentation systématique » des thèmes essentiels de l'herméneutique philosophique (comprendre/interpréter, vérité, historicité, circularité du comprendre, préjugés, etc.). La seconde partie propose un aperçu des principales conceptions de l'herméneutique depuis Schleiermacher.

Ineichen, qui définit l'herméneutique comme la théorie de la compréhension et de l'interprétation *justes* des productions humaines au sens large (écrits, œuvres et actions) (p. 28-29), se met à la recherche d'une norme permettant de vérifier la validité des interprétations. Selon lui, si certaines interprétations sont plus justes que d'autres, c'est qu'il existe une différence, comme l'avait déjà remarqué Husserl dans ses *Recherches logiques*, entre l'*acte* (psychologique) d'interpréter et le *sens* que cherche à atteindre l'interprète. Ce sens n'est certes pas quelque chose de « logique » ni d'universel puisqu'il y va toujours, dans l'interprétation, de productions humaines et singulières qui s'inscrivent dans un contexte intersubjectif et historique donné. L'objet à interpréter est donc singulier, mais l'interprète vise malgré tout une forme de validité contraignante pour ses interprétations. Or, pour Ineichen, le critère permettant d'établir cette validité est le *sens visé par l'auteur/agent*. Celui-ci fournit la *dimension normative* qui permettra de distinguer une interprétation *vraie* d'une interprétation *faussee*.

La question de la « vérité », qui éveille d'emblée la méfiance d'Ineichen (p. 38), sera ainsi discutée en fonction du sens propositionnel du « vrai ». Qu'est-ce qu'une interprétation *vraie* ? Ineichen découvre une réponse à cette question dans la théorie de Tarski (qui propose une variation sur le thème traditionnel de l'*adéquation*), théorie qu'il tente d'adapter *mutatis mutandis* à sa propre théorie de l'interprétation. Une interprétation est jugée *vraie* quand elle saisit le sens visé par l'auteur (p. 40). Mais *comment* l'interprète saisit-il ce sens ? D'après Ineichen, le travail de l'interprète consiste à proposer des *hypothèses*, un peu comme on le fait dans les sciences empiriques (p. 62-65). Interpréter un texte, une œuvre, une action, revient à présenter des « *suggestions de*

*compréhension ou d'interprétation* » (*Verstehens- oder Auslegungsvorschläge*, p. 65). Entendons bien : le travail d'interprétation — et c'est ici qu'il se distingue de la recherche effectuée dans les sciences empiriques — consiste *exclusivement* à produire des suggestions d'interprétation. D'où la question : s'il ne s'agit finalement que de suggestions, est-on sûr de pouvoir découvrir ce que visait vraiment l'auteur ? Voilà pour Ineichen le nœud du problème herméneutique, car si le sens visé par l'auteur restait insaisissable, on ne pourrait plus distinguer les interprétations vraies des fausses — ce qui invaliderait par ricochet l'idée de norme (p. 69). Pour sortir de ce piège, il fait valoir que toute interprétation n'étant qu'une suggestion, sa vérité repose essentiellement sur sa plus ou moins grande plausibilité : *l'interprète doit donner la suggestion d'interprétation la plus plausible possible en prenant pour norme le sens visé par l'auteur* (p. 66). D'après Ineichen, cette conception du travail herméneutique permet à la fois de mettre la recherche de validité à l'abri du relativisme et de s'inscrire en faux contre l'idéal d'une interprétation définitive et absolue (p. 70). Il n'y a pas d'interprétation absolue parce que toute interprétation reste hypothétique. On peut toutefois se demander si ce caractère hypothétique n'invalide pas la notion de *norme* : comment le sens visé par l'auteur pourrait-il servir de *norme* à l'interprétation si l'interprète ne peut le rencontrer que de façon nécessairement *hypothétique* ? Ineichen évite la question. En revanche, c'est dans ce caractère toujours hypothétique de l'interprétation et de son objet que se dévoilerait l'historicité de la recherche herméneutique, c'est-à-dire sa dimension *ontologique* (cf. IX : « *Hermeneutik, Geschichte und Ontologie* »). Toute interprétation (et tout ce que cherche à rencontrer l'interprétation) se situe dans un monde intersubjectif et historique. Mais cet aspect ontologique n'est *épistémologiquement* acceptable que dans la « mesure restreinte » (p. 114) où l'interprète ne peut revendiquer autre chose, pour son interprétation, qu'une plus grande plausibilité. L'ontologie n'est donc pas pour Ineichen le fondement ultime de l'herméneutique. L'y réduire ne signifie pour lui rien de moins qu'une chute dans le relativisme, le scepticisme et l'abandon des idées normatives inhérentes au travail de l'interprète (p. 105). Quant à l'option transcendantale proposée par Apel, si elle réintroduit l'idée de norme, elle ne parvient pas selon Ineichen à expliquer les normes spécifiques au travail d'interprétation, mais seulement ses conditions de possibilité. À la fin de cette partie systématique, il rappelle à juste titre que ce sens critique lié au travail spécifique de l'interprétation constituait précisément le motif d'origine de l'herméneutique philosophique avant son tournant ontologique. C'est ce qu'entend montrer la partie plus historique du livre.

Cette seconde partie offre un survol de l'herméneutique philosophique depuis Schleiermacher, y compris quelques théories connexes sur la méthode historique, celles de Popper, Hempel ou Wright, par exemple. Comme il s'agit ici essentiellement d'évaluer ces positions par rapport à la question normative développée dans la partie systématique (p. 115) et que la question normative et épistémologique à la base du questionnement de Schleiermacher a commencé à décliner à partir de Dilthey (p. 273), l'exposition adopte plus souvent qu'autrement le style d'une évaluation négative. La disparition progressive de la dimension critique et l'insistance toujours plus marquée sur la dimension ontologique du travail d'interprétation ont eu pour effet, selon Ineichen, de réduire l'herméneutique (de Heidegger à Apel) à la seule question quasi transcendantale des conditions de possibilités du comprendre (p. 152). Si Ineichen considère malgré tout que l'herméneutique philosophique atteint son « point culminant » avec Gadamer, c'est que l'herméneutique y affirme pleinement son enracinement dans le langage et l'expérience non théorique, enracinement que notre auteur tente de récupérer, nous l'avons dit, dans sa théorie des suggestions d'interprétation (*Auslegungsvorschläge*). En revanche, il reproche à Gadamer de chasser les sciences empiriques hors de la discussion herméneutique (p. 248). Dans le tableau qu'il dresse (avec une indéniable efficacité) des différentes conceptions actuelles de l'herméneutique, Ineichen se reconnaît des affinités plus grandes avec Ricœur ou Apel qui, avant lui, ont senti la nécessité de faire entrer l'herméneutique en

dialogue avec les sciences empiriques (sciences sociales, sciences humaines, psychanalyse, linguistique, etc.). Au-delà de ces ouvertures ponctuelles, le chapitre final de l'aperçu historique réitère, en une sorte de bilan, la nécessité de poursuivre l'élaboration expresse de l'épistémologie herméneutique de concert avec la philosophie analytique du langage. Par un pastiche de Kant, les derniers mots du livre résument en ce sens la pensée d'Ineichen : « Sans sciences [...], la compréhension et l'interprétation du langage sont presque aveugles ; sans compréhension ni interprétation, les sciences sont presque vides ! »

Le parcours historique nous reconduit ainsi à l'option épistémologique de départ — comme un cercle se referme sur lui-même. Là réside peut-être le défaut de ce livre : l'ouverture — mieux : la ré-ouverture de l'herméneutique à la question épistémologique *après* le virage ontologique achevé par Gadamer n'est sans doute pas illégitime en soi, mais cette ouverture s'accompagne ici d'une fermeture aux véritables questions de fond formulées par l'herméneutique d'inspiration gadamérienne. Pour respecter son plan, sa grille, Ineichen se contente ainsi d'agiter contre la recherche ontologique le spectre du relativisme, du scepticisme, ou encore de laisser de côté la « vénérable » (*sic*) question de la vérité sous prétexte qu'elle « peut à peine se résoudre » (p. 38). Les débats récents et cruciaux à propos de l'*universalité* du comprendre ou des aspects potentiellement *métaphysiques* de l'herméneutique philosophique, des questions qui sont notamment à l'origine des soupçons élevés par Derrida au sujet de l'herméneutique gadamérienne, sont tout simplement passés sous silence. Cela dit, le livre n'est pas dépourvu de qualités : les analyses sont claires et la tentative de développer à nouveau la question normative *inhérente* au travail concret d'interprétation ouvre une piste de réflexion fertile. Dommage que l'absence d'une discussion de fond entrave sa pleine exploitation.

François GAUVIN  
Université Laval

Joel WEINSHEIMER, **Philosophical Hermeneutics and Literary Theory**. New Haven, Yale University Press, 1991, 173 pages.

L'herméneutique philosophique, caractérisée par l'œuvre de H.-G. Gadamer, n'a pas eu une très grande influence en général dans le domaine de la théorie littéraire. En intégrant ces deux sujets dans un seul et même texte, Weinsheimer ne cherche pas à les opposer. Cet ouvrage constitue plutôt un effort, de la part de Weinsheimer, visant à souligner la contribution de l'herméneutique à la théorie littéraire. Même si ce livre est écrit par Weinsheimer, un herméneute avoué, il ne s'agit pas pour autant d'une critique de la théorie littéraire en faveur de l'herméneutique philosophique : l'auteur tente plutôt de démontrer que ces perspectives sont inextricablement liées.

L'ouvrage s'amorce par une introduction générale du mouvement herméneutique moderne, suivie d'un chapitre sur l'herméneutique philosophique cherchant à démontrer en quel sens cette dernière se distingue de l'herméneutique critique. Weinsheimer souligne, avec de nombreuses références à *Vérité et Méthode*, que l'herméneutique philosophique ne constitue pas une méthode d'interprétation. La thèse de *Vérité et Méthode*, selon l'auteur, se résume comme suit : « *what is universal to understanding is not method* » (p. 27).

Les quatre parties qui suivent portent sur Kant, la métaphore, la sémiotique et la question du « classique ». Chacun de ces chapitres est consacré à l'explication de la question fondamentale de ce texte, à savoir « how do we maintain the dialogue between the work and the reader without silencing either ? » (p. xii). Weinsheimer explique comment le jugement esthétique kantien est indis-